

Journée de début d'année | 26 septembre 2020

On ne voit que ce que l'on admire



COMMUNION ET LIBÉRATION

On ne voit que ce que l'on admire

*Journée de début d'année
des adultes et des étudiants
de Communion et Libération
par visioconférence, 26 septembre 2020*

COMMUNION ET LIBÉRATION

© 2020 Fraternité de Communion et Libération
pour le texte de Julián Carrón.

© 2020 Fondation Meeting pour l'amitié entre les peuples
pour le texte de l'interview de Mikel Azurmendi
par Fernando de Haro

Traduit de l'italien par Elena Vivaldi et Isabelle Rey

Couverture : William Congdon, *Virgo Potens*, 1985
Huile sur panneau, 90x75 cm

© The William G. Congdon Foundation, Milan - Italie
www.congdonfoundation.com

*Journée de début d'année
par visioconférence, 26 septembre 2020*

Introduction par Julián Carrón

Dieu ne peut rien faire sans notre ouverture, sans notre disponibilité. Commençons donc ce geste en la demandant à l'Esprit, pour qu'il porte à accomplissement la disponibilité qui nous a amenés ici aujourd'hui pour participer ensemble à ce moment, même si nous sommes physiquement à distance.

Discendi, Santo Spirito [Viens, Esprit-Saint]

Nous nous retrouvons au cœur d'une situation dont nous ne pouvons pas prévoir la durée. Combien de fois, au cours des derniers mois, avons-nous été obligés de réviser nos plans, de prendre acte des données qui nous montraient notre erreur de perspective ! Il est donc raisonnable d'avoir une certaine appréhension face à « l'incertitude » dont Mario Draghi a parlé au Meeting.

L'actualité regorge de nouveaux aléas – ici en Italie, d'où nous parlons, comme partout. Pensons à la question des écoles et des universités, à la situation économique et aux répercussions qu'elle aura sur l'emploi et la durabilité des entreprises. Pour ce qui est du Covid, les virologues soulignent que des réinfections sont possibles – comme c'est le cas aussi pour d'autres maladies infectieuses – et ce fait « jette une ombre sur l'efficacité des vaccins ». Au-

trement dit, on ne peut même pas compter sur un vaccin pour résoudre la question. Nous ne sommes pas à l'abri, nous sommes exposés à un risque de contamination.

À ce tableau s'ajoutent d'autres phénomènes, sans doute encore plus inquiétants. Il y a la violence gratuite qui domine l'actualité, une violence terrible, qui donne à réfléchir. Il y a une incapacité toujours plus répandue à reconnaître ce qui se passe – même quand il s'agit d'une évidence comme le Covid –, qui conduit au négationnisme le plus déraisonnable dans des sociétés soi-disant évoluées.

Ce sont tous des symptômes d'une *cause obscure*, qui nous ronge de l'intérieur, et justement pour cette raison, nous rend de plus en plus apathiques, incapables de réagir et de donner une réponse efficace : elle peut donc continuer son travail de destruction au plus profond de nous-mêmes, comme un virus, en affaiblissant encore plus un moi qui est déjà suffisamment fragile. Certains commencent à avoir le courage d'appeler cette « cause obscure » de son vrai nom : *nihilisme*, une « sorte d'intimité avec le néant » – a écrit récemment le directeur adjoint du quotidien italien *Corriere della Sera*, Antonio Polito ; il s'agit d'un nihilisme qui « a perdu la force intellectuelle de se dresser contre des valeurs, il est moins ambitieux, il prend très souvent l'apparence d'une “vie normale”[...]. C'est un prêt-à-jeter. »¹

La peur profonde qui nous assaille de manière croissante est l'un de ses symptômes principaux. La preuve la plus flagrante de ce nihilisme qui ne cesse de se propager réside, paradoxalement, dans les négationnistes eux-mêmes – les « négationnistes du néant » –, incapables, comme les

¹ A. Polito, « La violenza nichilista tra i giovani » [La violence nihiliste chez les jeunes], *Corriere della Sera*, 17 septembre 2020.

négationnistes du Covid, de faire face à la réalité en raison de la peur panique de le regarder. C'est la grâce qui nous est arrivée qui nous permet d'oser le regarder.

Face à cette situation, nous sommes confrontés à un choix à faire entre la tentative de traiter les symptômes, comme ceux qui essaient de résoudre le problème en proposant de contrôler la peur, et l'effort d'aller à leur origine, pour en démasquer la provenance et contrecarrer, donc, leur puissance.

Par leur audace, les jeunes nous provoquent toujours, en nous empêchant de nous contenter de réponses insuffisantes. « Il y a, en chacun d'entre eux, a écrit un professeur, une bouleversante soif de sens [pour répondre au vide] qu'une élève m'a jetée au visage cet été : "Monsieur, il faut quelqu'un qui nous transmette, à nous, les jeunes, le sens de la vie, le goût du quotidien". Et elle a ajouté : "Il faut quelqu'un qui montre que l'on peut ne pas avoir peur des interrogations sur le sens, sur le bonheur" ».

Des demandes de ce genre nous font réaliser le drame en cours : c'est une bataille entre l'être et le néant, entre le goût du quotidien et le vide qui nous engloutit de l'intérieur. Si nous ne le prenons pas à bras-le-corps, nous serons les prochaines victimes, si ce n'est pas déjà le cas, de ce nihilisme endémique.

Pour décrire brièvement la nature de la lutte entre l'être et le néant, nous avons souvent utilisé une expression de Nietzsche, qui représente une conséquence extrême de son nihilisme : « Il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations ».² La répercussion de cette position sur

² Cf. F. Nietzsche, *Fragments posthumes fin 1886-printemps 1887* [60], in *Kritische Studienausgabe*, vol. 12, De Gruyter, Berlin 1980, p. 315.

nous est que nous sommes tiraillés entre mille interprétations, sans savoir distinguer laquelle d'entre elles accueille loyalement les faits et se soumet à l'autorité de l'expérience. Aucun fait ne nous « captive » assez pour nous sortir de l'équivalence des interprétations. Tout semble pareil.

Existe-t-il quelque chose qui soit à même de remettre en question cet axiome : « Il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations » ? Y a-t-il des faits qui sont à même de remettre en cause l'avalanche d'interprétations, dont l'une vaut l'autre, et qui nous submergent dans cette société dite de « l'information » ? Où cette jeune-fille, où chacun d'entre nous peut-il trouver des indices qui permettent de reconnaître la victoire de l'être contre le néant ?

Comme je l'ai répété au cours des derniers mois à plusieurs reprises, le cas le plus emblématique est celui de l'aveugle né guéri par Jésus : il me vient toujours à l'esprit.

Or, le fait qu'un homme né aveugle retrouve la vue est un événement. « J'étais aveugle, et à présent je vois »,³ ne cesse-t-il de répéter. Dès que le fait s'est produit, toutes les interprétations possibles et imaginables, de la famille, des voisins, des pharisiens, se sont déclenchées. Il est étonnant que Jésus n'ait pas eu peur de le laisser seul après le miracle, à la merci de ces interprétations ! Pourtant, l'aveugle ne s'est pas laissé perturber, ne serait-ce qu'une minute, il n'a eu aucun doute par rapport au fait qui lui était arrivé, il n'a absolument pas été touché par les interprétations qui ne respectaient pas l'événement.

Mais, attention : l'aveugle né ne se range pas tout de suite du côté de Jésus. Tout d'abord, il adhère à la réalité, il se range du côté des faits, il est loyal envers l'événement.

³ Cf. *Jn* 9,25.

ment. « J'étais aveugle, et à présent je vois ». C'est cette évidence de la vérité qui s'impose en lui, qui resplendit en lui – « j'étais aveugle, et à présent je vois » –, qui le fait enfin passer du côté de Jésus. Le choix de l'aveugle guéri n'est pas un choix idéologique, ce n'est pas une prise de position, car c'est la reconnaissance de l'évidence vue qui le conduit à Le reconnaître. L'aveugle guéri n'est pas un fanatique intransigeant qui veut imposer son interprétation, il est le seul qui ne piétine pas le fait (à présent il voit et cela a été possible grâce à cet homme appelé Jésus), un fait que tous les autres veulent nier pour imposer leur idéologie contre l'évidence de la réalité. L'idéologie est une interprétation qui supprime les faits en vertu de préjugés, d'une position à défendre.

Dans *L'éclat des yeux*,⁴ j'ai essayé de fournir une hypothèse de réponse au nihilisme qui déborde aujourd'hui de tous les côtés.

Nous sommes tous invités à vérifier cette hypothèse. Pendant l'été, dans les activités auxquelles nous avons participé d'une façon ou d'une autre, dans les paroles d'une personne ou d'une autre, dans leur manière de faire face à la réalité, nous avons pu constater la victoire de l'être ou du néant, du goût du quotidien ou du vide. Chacun d'entre nous a pu vérifier ce que les choses vues et entendues ont provoqué en lui, ce qui l'a fait sursauter, ce qui l'a réveillé, en l'arrachant au néant, et ce qui, au contraire, n'a laissé aucune trace, le laissant aussi vide qu'avant. Nous pouvons discuter de tel ou tel aspect, mais la différence entre une chose et l'autre est flagrante : quand nous nous trouvons face à quelque chose qui peut

⁴ J. Carrón, *L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://it.clonline.org/cm-files/2020/07/31/jc-brillio-web-fra.pdf>.

changer notre vie (comme c'est arrivé pour l'aveugle né), il n'y a pas de comparaison possible.

Cet été, nous avons entendu un témoignage exceptionnel par la conscience de soi qu'il exprime, et par sa lucidité sur les étapes qui peuvent souvent passer inaperçues. Il s'agit du témoignage de Mikel Azurmendi, interviewé par Fernando de Haro à l'occasion du Meeting de Rimini. Quand je l'ai écouté, j'ai eu envie de le revoir avec vous tous, de vous le signaler, de le partager avec tout le monde. Quelle meilleure occasion que la journée de début d'année ?

Le plus frappant dans cette interview, que certains d'entre vous ont déjà vue, est le naturel avec lequel Azurmendi raconte le chemin qu'il a parcouru depuis qu'il a été confronté à un fait simple, une circonstance très particulière : une émission de radio d'un journaliste inconnu, écoutée à l'aube depuis un lit d'hôpital. Il est impressionnant de voir la loyauté avec laquelle un homme de plus de soixante-dix ans, grand sociologue, a accueilli ce premier choc, qui a enclenché le processus que nous l'entendrons bientôt décrire. Il me semble que cela montre bien comment, en ces temps où le nihilisme se répand, une personne peut constater – quand cela se produit – une différence d'expérience, se rendre compte de ce que le nihilisme n'est pas, et s'étonner de le vaincre simplement en suivant la première évidence, aussi faible soit-elle, de cette différence. Cette fissure a suffi pour que le barrage s'écroule.

Cela a été un imprévu. Azurmendi le décrit ainsi : « Je ne m'attendais pas à rencontrer quelque chose comme cela dans ma vie. C'était une grande surprise. Totalement hors du commun. J'ai été surpris, j'ai pensé que cela valait la peine d'écouter, petit à petit, je suis entré dans un sen-

timent d'admiration. [...] L'admiration est un mouvement qui t'amène à t'identifier à ce à quoi tu tiens le plus, parce que tu ne t'y attendais pas ».

C'est l'admiration qui a dicté la méthode du chemin parcouru par Azurmendi, qui peut être résumé par le titre de cette Journée de début d'année : « On ne voit que ce que l'on admire ». Suivre cette admiration envers un journaliste inconnu qui parlait à la radio, puis envers bien d'autres personnes rencontrées après, c'est ce qui l'a conduit à remettre en cause le dogme de la sociologie, selon lequel on ne peut pas être en communion avec l'objet qu'on étudie, car on viole la neutralité de l'observateur (qu'il faudrait respecter pour connaître). Azurmendi a dû graduellement se libérer de tous les filtres, de toutes les œillères que son métier de professeur lui avait fait accumuler. « Je me disais : "J'avais ça à portée de main, pourquoi ne l'ai-je pas regardé ? Il faut l'expliquer" ». On ne voit que ce que l'on admire. On ne voit – on n'aperçoit réellement, on ne regarde, on ne comprend – que ce qui nous touche (« *affici aliqua re* »), nous fascine, nous captive. Nos yeux ne s'ouvrent que quand se produit une certaine rencontre.

Pour expliquer ce qu'il a vu, il a écrit *El abrazo* [*L'embrassade*],⁵ qui sera le livre conseillé en Italie pour ce mois : « Mon problème pour écrire ce livre, c'était que je voulais montrer que ce que je voyais faisait naître en moi la surprise et beaucoup d'émotion. Mais je voulais aussi montrer pourquoi je ne l'ai pas vu ». La vidéo que nous allons voir dans un instant et le livre *El abrazo* nous

⁵ M. Azurmendi, *El Abrazo* [*L'embrassade*]. *Hacia una cultura del encuentro* [*Vers une culture de la rencontre*], Almuzara, Cordoue 2018.

montrent un témoin digne de confiance, qui nous aide à comprendre pourquoi nous ne voyons pas (tout comme il ne voyait pas avant une certaine rencontre) et finissons dans le néant, comme lui avait fini dans le néant de l'idéologie.

À son âge et avec son histoire, il s'est rendu *disponible* pour regarder (des écoles à la caritative, des familles aux groupes de Fraternité), pour essayer d'identifier « les rapports de cause et de temps de mon émerveillement », dit-il, et en tirer des conclusions. Il s'est donc aperçu de tout ce qui était déjà devant ses yeux et qu'il ne voyait pas.

« Cette vie si belle que j'aurais voulu vivre, le style de vie de ces personnes, fait de don de soi, de joie, ce style de vie, comment est-il possible ? », se demande Azurmendi. Il ajoute : « Tu peux avoir un éclair. Il y a des personnes extraordinaires, très belles, qui ont des sortes d'éclairs, mais ensuite elles retombent ». Donc, il conclut : « Ce fait a une seule explication : que ce qu'ils te disent soit vrai, que la vérité soit vraiment vérité en action. [...] La vérité produit la vie. Ce style de vie est produit par quelque chose : ils disent que c'est Jésus Christ. [...] Ces personnes sont celles qui le suivent. Et alors on fait deux plus deux. Et on dit : "Il faut que j'y croie, voilà le Jésus vivant en qui je crois" En Dieu, je n'aurais pas cru. [...] Il y a un moment où tu es forcé de te demander : "Comment peuvent-ils se tromper tous ensemble en même temps ?". Même les ennemis savaient. Et ils ne le connaissaient pas. Jean et André le suivaient, mais ils ne le connaissaient pas ».

Donc, regardons-le et écoutons-le ensemble.

L'EMBRASSADE

Transcription de l'[interview télévisée](#)
de **Mikel Azurmendi** réalisée
par Fernando de Haro
pour l'Édition Spéciale 2020 du Meeting,
à l'occasion de la publication
de l'édition italienne du livre *El abrazo*.



Fernando de Haro. *Azurmendi, Mikel !*

Mikel Azurmendi. Fernando, comment vas-tu ?!

- *Ça fait si longtemps, si longtemps, enfin !*
- *Qu'est-ce que tu me racontes ? On ne s'embrasse pas, rien.*
- *La voilà, l'embrassade. Ce n'est pas possible de s'embrasser.*
- *Comment vas-tu ?*
- *Bien, c'est beau, ici, c'est très soigné.*
- *C'est le travail : c'est important, le travail.*
- *C'est un jardin potager.*
- *Un petit, à côté de la maison. J'en ai un autre, avec les tomates. Si tu veux les voir, on ira cet après-midi, c'est de l'autre côté de la route.*
- *On parle de ton livre, El Abrazo (L'embrassade) ?*
- *D'accord.*
- *Parlons des premières pages... les premières pages de ce livre, on pourrait presque les entendre, au lieu de les lire...*
- *Oui, il faut les entendre...*

[Fernando de Haro fait entendre sur son téléphone l'enregistrement d'un extrait de son émission de radio :]

- *Pour finir, je choisis une photo qui apparaît dans les pages intérieures du journal La Vanguardia.*
- *C'est le journaliste Fernando de Haro, à la Cope, à partir de 6h30 le matin, un peu avant la fin, à 8h20.*

[L'enregistrement continue] « ...et devant un mur, une femme de couleur, vêtue d'une veste noire. La femme s'appelle Rita, elle se couvre le visage de ses mains... »

– Où étais-tu, quand tu as entendu cela ?

– Dans ma cuisine. Le matin, je me lève à 6h ou 6h30 et les week-ends, j'écoute ce journaliste ; plus tard, je découvre qu'il s'appelle Fernando de Haro. Et je ne sais pas qui c'est.

– On ne se connaissait pas, à l'époque.

– Je ne te connaissais pas, je t'avais entendu à l'hôpital. J'étais à l'hôpital...

– Pourquoi étais-tu à l'hôpital ?

– C'est une longue histoire, qui remonte à 2014, il y a six ans. Je souffre d'arthrite aux mains..., pour ce travail..., pour ne pas perdre de force... on m'a conseillé des injections, six injections. À la quatrième, j'ai eu un malaise. Ces injections ne devaient pas se faire sans un contrôle des poumons à chaque piqûre, et moi, j'en avais fait quatre. Je ne pouvais plus marcher, je n'arrivais pas à venir jusqu'ici... c'était le 7 juillet et j'ai décidé d'aller à l'hôpital pour mourir. Et j'ai dit à mon fils (il n'est pas là, maintenant, mais à ce moment-là, il était là) : « Emmène-moi à l'hôpital, j'y vais pour mourir », et je lui ai expliqué la situation : « Je ne dois rien à personne, la maison est payée ». À l'hôpital, ils lui ont dit quatre soirs de suite que je ne passerais pas la nuit. Mais je m'en suis sorti. Je voulais mourir et j'ai fait ce qu'il fallait pour mourir. À l'hôpital, j'avais ce téléphone, regarde... et je t'ai entendu un samedi matin, je dormais très peu. Maintenant, je dors un peu plus. J'ai écouté et je me suis dit : ça, ça m'intéresse. Et tous les samedis et dimanches, de 2014 à 2017, je t'ai écouté, tous les samedis et dimanches. Je sais exactement ce que tu penses. Je sais ce que tu penses de la réalité, des informations sur la réalité, et ce que tu penses de toi qui donnes des informations sur la réalité. Ce sont trois

aspects importants. Tout cela m'intéressait, et je continuais à t'écouter. Je t'écoutais dans ma cuisine, où j'ai une petite radio.

– *Le livre commence par quelques-unes des photos que je commentais...*

– C'est comme cela que j'ai commencé...

– *C'est pour cela que tu as commencé ton livre par là...*

– J'ai commencé par là, mais quand tu commences d'une certaine manière, tu ne sais pas pourquoi tu le fais... ou peut-être que si, en tous cas, j'ai eu beaucoup de mal à commencer la rédaction du livre. J'avais pris des notes pendant un an et demi, et j'ai décidé d'écrire un livre sur cette tribu si particulière. Je ne m'attendais pas à rencontrer quelque chose comme cela dans ma vie. C'était une grande surprise. Totalement hors du commun. J'ai été surpris, j'ai pensé que cela valait la peine d'écouter, petit à petit, je suis entré dans un sentiment d'admiration.

– *Avant de m'expliquer l'admiration, pourquoi tu ne me montres pas l'autre potager ?*

– Allons-y.

La surprise d'une personne, ce fait surprenant, qui trouve quelque chose ou quelqu'un, ou un livre... et quand elle voit que cela pourrait être intéressant pour elle, cela devient de l'admiration. L'admiration est un mouvement qui t'amène à t'identifier à ce à quoi tu tiens le plus, parce que tu ne t'y attendais pas. C'est l'imprévu. Il y a des milliers de textes là-dessus. L'admiration est ce qui te conduit à être d'accord avec ce que tu as trouvé parce que tu veux l'être, tu veux être cela.

– *Ce qui surprend dans le livre, c'est que toi, qui es depuis toujours sociologue, anthropologue, qui as fait de grandes études...*

– Oui.

– *Rappelle-toi El Ejido, les migrants, etc... Ici, tu changes de méthode. Le dogme de la sociologie est qu'on ne peut pas être en communion avec l'objet qu'on étudie. Mais toi, à un moment donné, peut-être par admiration, tu violes la neutralité de l'observateur.*

– Exactement. La sociologie, à partir de Durkheim et Weber, dit que, vis-à-vis de l'homme, il faut se situer sur un plan scientifique, quantifier et objectiver le plus possible ; ce qu'il y a de mieux, c'est la quantification. Voilà pourquoi on développe tant les statistiques, seulement pour ça. C'est croire... c'est la conviction, partagée par Durkheim et d'autres, qu'on explique l'homme comme on explique un minéral, que les faits de l'homme appartiennent à la même catégorie que les faits du monde, les faits sociaux. J'ai décidé d'expliquer strictement ce qui se passait sous mon regard émerveillé. Tous les autres ne veulent pas voir ce qui se produit. Je me disais : « J'avais ça à portée de main, pourquoi ne l'ai-je pas regardé ? Il faut l'expliquer ». Tout sociologue doit expliquer pourquoi, à un moment donné, il l'a regardé, alors qu'il l'avait devant soi chaque jour. Tu ne peux le regarder que lorsque tu l'admires, quand tu penses que là, il y a quelque chose de bon pour toi. L'homme a toujours un intérêt quand il regarde, et le sociologue aussi. Le sociologue regarde pour voir ce qu'il veut voir. Ce que j'ai décidé de faire, et c'est le livre *El Abrazo*, c'est d'identifier les rapports de cause et de temps de mon émerveillement. J'ai commencé avec toi, parce que c'était une explosion, comme le cheval de Saul. La chute du cheval, ou le manteau de Saint Martin, qui le donne au pauvre... Il y a une « chute de cheval », qui est d'entendre quelque chose. C'est une rencontre avec toi, sans personne interposée, avec ta voix... ça peut être un livre, ça peut être n'importe quoi. J'ai dit : « Cela me plaît, j'aimerais avoir cette opinion face à ce qui arrive, pourquoi ne l'ai-je pas ? ».

– *Tu commences à comparer.*

– Tu commences à dire : « Pourquoi je n'ai pas cette opinion ? », et alors je commence à recomposer mon « je » et à identifier les limites de mon « je », d'où je te regarderai et je t'entendrai. Cela, un sociologue ne le fera jamais. Un sociologue est blanc le matin et noir l'après-midi, et demain matin jaune, et rouge l'après-midi. Il peut changer. Regarde notre président...

– *Il y a autre chose qui me touche dans ton livre, parce que cela rompt avec une certaine inertie. Le livre est plein de noms, d'abord moi, puis Javier Prades, puis Macario. Ce sont des histoires particulières, desquelles tu tires une connaissance.*

– Ce sont des rencontres, des rencontres...

– *Mais la mentalité des Lumières dit le contraire : pour atteindre une connaissance, il faut aller vers l'universel, tandis que tu vas vers le particulier.*

– Pourquoi faut-il aller vers l'universel ?! L'universel est une fiction. Il n'y a d'universel nulle part. Il n'existe pas. Tu peux formuler des hypothèses à partir d'expériences que tu as faites. Mais ce sont des images. J'ai voulu identifier les rapports de cause et de temps de mon émerveillement. L'objet suivant qui m'a émerveillé a été Prades. Prades est une personne à laquelle j'ai écrit après huit ans pendant lesquels il m'envoyait une carte de vœux à chaque Noël, parce qu'on s'était rencontré en 2002 à Madrid à une table ronde sur l'immigration et le multiculturalisme. Il m'écrivait et je n'ai jamais répondu, jamais ! Après ma maladie, [j'ai résolu de] faire le bien que je pouvais encore faire, et la première chose que j'ai faite a été de lui écrire, je lui ai écrit en lui demandant pardon : « Je ne t'ai pas écrit pendant huit ans, je n'ai jamais répondu à tes mots, je te demande pardon ». Il m'a répondu qu'il allait passer par San Sebastián et qu'on pourrait se voir. Cela peut sembler banal, mais nous avons parlé

des Lumières. Nous avons un point de vue convergent, tout en partant d'angles différents, lui du côté de la connaissance, moi de celui de l'éthique. J'ai enseigné l'éthique pendant des années à la fac, avant de passer à l'anthropologie. Avec Prades, tu rencontres quelqu'un qui t'écoute, qui te pose des questions... qui te surprend et qui est surpris à son tour, surpris que tu aies besoin de parler avec lui ; il est surpris que tu le regardes, et cela te surprend encore plus. Il a un regard qui te pénètre et qui te calme. Il m'a invité à Madrid à une rencontre, j'ai dit à ma femme Irene : « Je n'y vais pas ». Et elle : « Mais tu lui as dit que tu irais ». C'était vrai, je lui avais dit oui... Je voulais me réconcilier avec cet homme qui me regardait de manière spéciale, qui me comprenait et m'écoutait. Et je suis allé à l'EncuentroMadrid. Pour y aller, j'ai dû me vaincre, qu'est-ce que j'avais à voir avec les chrétiens ?

– *Et tu arrives là, et tu dis qu'on aurait dit la Fête de l'Humanité, que tu avais vue à Paris.*

– Oui, cela m'a rappelé la Fête de l'Huma... J'ai vécu neuf ans à Paris, avant j'avais travaillé un an dans une usine. J'étais à la Fête de l'Humanité de 1970 parce que je me considérais comme marxiste. Je n'ai jamais été membre du Parti Communiste, mais j'en étais proche. C'était l'année du procès de Burgos, et les Partis Communistes d'Espagne et de France s'étaient répandus dans toute l'Europe. J'ai participé à une rencontre en Suisse et une autre en Belgique, organisées par le Parti Communiste. J'ai vu ce qu'était le communisme, et je n'ai jamais sympathisé avec ce parti. Et à l'EncuentroMadrid, je rencontre l'humanité elle-même, pas la Fête de l'Humanité ; je rencontre des personnes humaines, je rencontre des personnes qui sourient, qui vont et viennent en silence. Elles se saluent, s'embrassent, t'écoutent, te posent des questions. Des enfants qui courent tout autour... Des sourires, de la joie... J'étais abasourdi. Je n'aurais jamais rien imaginé de tel.

– *Moi, quand j'ai commencé à entendre ta critique des Lumières à l'EncuentroMadrid, j'ai été frappé. [Je pensais] : « Cet homme, qui a dans la tête toute la philosophie moderne et contemporaine, a fait une critique des Lumières que personne d'autre ne fait en Espagne ».*

– C'est ce dont j'avais parlé avec Prades. Il m'avait dit : « Ce que tu penses, dis-le ! ».



– Voilà la plage de Ondarreta, qui ne fait qu'une avec celle de La Concha. Elles sont séparées par un promontoire appelé Pico de Oro, là, il y avait le bâtiment où est né et où a vécu le roi Juan Carlos. C'est le premier noyau de San Sebastián. Au XI^e siècle, il n'y avait que ça, et il y avait un couvent.

– *C'est ton quartier, Ondarreta ?*

– C'est mon quartier. Je suis né un peu plus haut, sur la Cuesta de Igueldo. Mon père avait sa charbonnière ici. Ici, il y avait la prison de Ondarreta.

– *Tu entres au séminaire, et à 22 ans, on t'a mis dehors, ou c'est toi qui es parti ?*

– On m'a mis dehors, j'avais 21 ans. On est six à avoir été renvoyés, cinq plus un autre qui est parti avec nous de son plein gré. Ils nous ont renvoyés sans la moindre explication, et je suis allé demander pourquoi ils me jetaient dehors. Et tu sais pourquoi ?

– *Pourquoi ?*

– Ils m'ont dit : « Tu as dit que tous les prêtres doivent connaître le basque ». J'ai répondu oui, et « si je ne l'ai pas dit, je le pense ». Voilà la raison.

– *Qu'était le christianisme, pour toi, à ce moment-là ? Un ensemble de notions, de doctrines, quelque chose de pieux ?*

– Quelque chose entre le mythe et la doctrine, le coté sacramental était mythique, et tout était un ensemble de règles et de confession, et rien d'autre. Ce qui attirait mon attention, c'était la justice. Qu'est-ce que la justice ? Pourquoi n'y a-t-il pas de justice ? C'était l'époque de Franco, l'année 1962 ou 63.

– *Tu entres dans l'ETA en 65, l'année où je suis né.*

– Oui, avant, j'avais travaillé deux ans dans une usine. Quand on m'a renvoyé du séminaire, ce que je voulais faire, c'est ce que vous appelez « vérifier l'hypothèse ». Et je l'ai fait. Mon hypothèse était que la justice sociale était nécessaire, et qu'elle était impossible sous le régime sous lequel nous vivions. Je voulais voir comment cela se passait sous d'autres régimes, dans le monde du travail. Je suis allé en Allemagne et à Paris pour travailler chez Hutchinson. Et à Paris, il s'est passé quelque chose d'incroyable, j'ai rencontré une personne extraordinaire (j'en ai rencontré trois, mais l'un d'eux était extraordinaire), de l'ETA. Il avait fui en France après une attaque à main armée, mais il était décidé à revenir. Il m'a fait lire Ho Chi Minh, Truong Chinh, Che Guevara... J'étais fasciné par ce type. Une rencontre surprenante. J'étais allé à Paris pour faire des études, j'avais parlé avec le recteur, il n'y avait pas de problème, j'étais sur le point de m'inscrire, mais juste au moment où j'allais le faire, mes amis de l'ETA m'ont dit de rentrer faire mes études en Espagne, je commençais à sympathiser avec leurs idées...

– *Et le fameux vote ? Julen Madariaga était ton chef ?*

– J'arrive ici, et le chef de l'ETA, Paxti Iturrioz, m'envoie travailler l'été à Pasajes pour former une cellule syndicale. Je travaille tout l'été comme docker. Une certaine amitié est née avec Paxti Iturrioz. Et à l'automne 1966, un type arrive d'ailleurs, Julen Madariaga, il réunit tous les gars de San Sebastián et il nous dit qu'il faut tuer Paxti Iturrioz la nuit

même. Nous provoquons un vote, et il garde deux voix pour lui. Il met le pistolet sur la table, et il dit : « Il faut le tuer ce soir ». Nous avons tous la gorge nouée. Nous avons voté, et le « non » est sorti à une voix près.

– *Et ce fait t'a marqué...*

– Ça m'a marqué de manière indélébile. J'entre dans l'organisation, et la première chose qu'on me demande de faire est de voter pour tuer quelqu'un ; je regarde autour de moi, et je vois des personnes lâches, pas comme moi. C'est terrible de voter pour tuer une personne. Qui es-tu ? Tu es forcé de faire les comptes avec toi-même. Quelque chose ne tourne pas rond. Je n'ai pas fui l'ETA, je me suis effondré, mais je ne suis pas allé à l'Assemblée, c'était la cinquième Assemblée, la première partie ; mais un de mes amis, qui était le chef, m'a invité : « Il faut que tu viennes, il faut que tu viennes », alors je suis allé à la deuxième partie de la sixième Assemblée, et j'en suis sorti avec une petite mission, suffisante pour me faire abandonner mes études, parce que je m'étais inscrit en Économie. C'est comme cela que je suis entré dans l'ETA. Le jour de la Fête-Dieu 1967, nous avons fait un hold-up dans un magasin, et en pleine action, au moment où on allait entrer dans le magasin en défonçant la vitrine, la Guardia Civil est arrivée et m'a tiré dessus. Ils étaient à deux mètres de distance, j'aurais pu être tué. Je m'enfuis dans la montagne et j'y reste trois semaines. En 69, nous avons formé quelques groupes de révision de l'ETA et nous avons proposé que l'ETA dépose les armes et arrête de tuer, parce qu'en 68, il s'était passé quelque chose de très dur ; le compagnon qui avait pris ma place, parce que je m'étais enfui, et celui que j'avais introduit dans l'ETA, à eux deux ils ont tué le premier Guardia Civil, José Pardines. C'était en 1968, j'étais à Paris, je vois tout ça, je me mets à la place des morts. Extebarrieta meurt parce qu'il sort son pistolet

et la Guardia Civil lui tire dessus. Et je pense : « C'est moi qui aurais dû faire ça ». En réalité, je me voyais moi-même comme un assassin.

– *Qu'a voulu dire pour toi cette période ? Parce que quelques années après, ici, au centre de San Sebastián, l'ETA assassine Gregorio Ordoñez dans un restaurant.*

– C'était en 95, 30 ans ont passé. Moi – pour t'expliquer la question d'Ordoñez – je combattais contre l'ETA sur le plan personnel, avec mes étudiants, mais jamais politiquement, publiquement. J'ai fait quelque chose de public quand ils ont tué Ordoñez, qui aurait dû être le maire de San Sebastián, celui du Parti Populaire qui avait eu le plus de voix ; alors, nous avons fait une assemblée à l'université, la première et la seule qui se soit jamais tenue à l'Université du Pays Basque. Il n'y a jamais eu d'autre assemblée que celle que nous avons faite le lendemain du meurtre d'Ordoñez. Savater le raconte, parce que sa femme était là, avec nous. Nous étions cinq professeurs, et tous les cinq, nous avons reçu des menaces dans les semaines qui ont suivi. Ils nous ont envoyé des boyaux d'animaux morts.



– *Le Peine de los Vientos* d'Eduardo Chillida. Chillida vit là-haut. Il a dit quelque chose de très beau. L'ouest, l'est, le vent entre par là. Nous l'appelons le « vent galicien ». Chillida dit que le vent doit entrer coiffé à San Sebastián. Regarde, là, c'est San Sebastián. Les différentes parties n'ont de sens que dans l'ensemble. Un peigne, un balai, ou une brosse sont un ensemble de pointes qui n'ont de sens qu'ensemble, comme l'humain.



– *En cassant les œufs...*

– Je te prépare une omelette de morue. J'ai préparé la morue avec les oignons.

– *La morue est déjà dessalée ?*

– D'abord on dessale la morue, puis on ajoute les oignons, et moi je mets un peu de piment. D'autres la font différemment, mais là, tu vas voir, tu vas manger une omelette digne de ce nom.

– *Revenons au livre. Toi qui as consacré beaucoup de temps à l'éducation, tu as visité différentes écoles de Communion et Libération, et tu es frappé par la manière d'éduquer. Qu'est-ce qui a attiré ton attention ?*

– L'éducation... Nous étions enseignants. La première surprise a été que les professeurs de CL ne se considèrent pas comme enseignants et n'utilisent pas le mot « enseignants ». Pour eux, ce qui compte, c'est d'éduquer. Il y a une différence entre enseigner et éduquer. Un robot peut dispenser un enseignement. Éduquer, c'est aimer l'élève, et j'ai vu comment ils faisaient. J'ai vu l'amour, la passion, le don de soi qu'ils mettaient dans tout ce qu'ils faisaient. J'ai vu dans un petit couloir, à l'école Kolbe ou à Newman, peut-être à Newman : « Tu es un cadeau ». À l'enfant qui apprend à parler, avant de savoir écrire, on apprend qu'il est un cadeau. Tu sais ce que ça veut dire ? On apprend à l'enfant qu'il est un cadeau, qu'il y a les autres qui sont eux aussi des cadeaux, qu'il y a quelqu'un qui donne. Ça, pour eux, c'est essentiel. L'enfant... de cette manière, tu peux lui expliquer ce qu'est la réalité... sa première introduction dans la réalité, les premiers pas qu'il fait dans le monde... il sait déjà qu'il est le destinataire d'un cadeau. Ça m'a laissé sans voix.

Je mets peu de sel.

– *Moi aussi, parce que ça fait monter la tension.*

– La tension monte, et l'attention baisse, l'*atención*, comme nous disons en basque.

– *Un autre thème qui me touche est celui de la charité. Quand tu arrives avec les gens de Bocatas, les personnes qui soignent les drogués, au Cañada Real, où il y a tous les toxicos... Je suis allé faire un reportage là-bas, c'est hallucinant, parce que beaucoup d'entre eux ressemblent à des fantômes. Et tu prends peur...*

– J'y suis resté deux heures, j'y suis allé avec Macario – lui n'y était jamais allé, il est venu parce que je le lui ai demandé – et je lui ai dit : « Partons d'ici, c'est absurde, qu'est-ce qu'ils font ici, qui ils sauvent ? ». L'idée de charité que j'ai est celle de Max Weber, je le dis dans le livre. Je l'ai prise dans *Économie et société* – c'est un livre que je connais bien –, j'ai pris le paragraphe où il dit que « la charité c'est distribuer l'aumône aux personnes ». Je pensais que c'était ça, la charité, faire l'aumône aux nécessiteux. Et j'ai demandé aux jeunes : « Qu'est-ce que vous faites là à distribuer des lentilles à ces personnes ? ». Un noir arrive, il ne tient pas debout, il marche avec une canne, là il y avait le stand, il prend le lait et le met dans son sac à dos, il prend un paquet de biscuits et il s'en va sans lever la tête. Ils disent : « Nous sommes ici pour nous vider de nous-mêmes ». Ça fait beaucoup réfléchir. Il faut parler beaucoup pour comprendre ce que signifie se vider de soi-même. Se vider signifie être disposé à s'entendre dire n'importe quoi, et à ne rien dire. Tu es là pour recevoir quelque chose. Si tu ne te vides pas, tu ne reçois rien. Tu dois te vider de tes préjugés. Nous étions pleins de préjugés, toi et moi : « Qu'est-ce qu'on fait là ? ».

– *J'ai pensé la même chose.*

– C'est le préjugé, mais nous n'avons rien à donner ; toi, vide-toi de toi-même. Sois là, attends, ils ont besoin. C'est ce que Jésus a fait. Se vider soi-même, ça veut dire être disposé à être aimé. À ce que quelqu'un te donne quelque chose, qu'il te dise un mot. Je sais qu'il y a eu des résultats au Cañada, certains s'en sont sortis.

– *Mais bien souvent, il n'y a pas de résultats.*

– Il n'y a pas de résultats, en réalité, ils ont sauvé deux douzaines de personnes en 24 ans. Mais eux ont été sauvés. Ils se sont donnés.

– *On fait l'omelette ?*

– Je prépare des mange-tout, là il y a le lapin. Cette casserole est pour les mange-tout.

– *Tu vas avec un groupe de familles, avec Ferràn. Tu étais touché par l'éducation, par la charité, et tout à coup tu es touché par l'unité qu'il y a entre ces familles.*

– Je vois que tu suis les chapitres du livre. Quand on était dans le potager, je voulais te dire, et je ne l'ai pas dit, que mon problème pour écrire ce livre, c'était que je voulais montrer que ce que je voyais faisait naître en moi la surprise et beaucoup d'émotion. Mais je voulais aussi montrer pourquoi je ne l'ai pas vu. J'ai dû mettre ensemble les différents moments d'émotion, d'émerveillement, ce que j'appelais « admiration ». Cette admiration, quels points elle a dans le temps, parce que j'ai passé deux ans...

– *Oui, c'est une longue recherche...*

– Mais aussi des liens de cause. Tu me demandes les choses qui m'ont surpris. Je le dis pour qu'on comprenne la question, il y a peut-être des personnes qui n'ont pas lu le livre et qui se demandent : « Pourquoi il pose cette question ? » J'ai vu une foule de personnes se rencontrer là-bas. J'étais l'un d'eux. La première chose qu'ils ont faite à la Masía a été de me demander : « Raconte-nous ta vie. Raconte-moi quelque chose de toi ». Je pensais que c'était une thérapie de groupe. Ce n'était pas une thérapie de groupe. J'ai compris le sens de raconter pour eux. Je l'ai compris très vite, en parlant avec eux. Ce n'est pas une thérapie de groupe, c'est la thérapie de Dieu. Et quelle thérapie ! Pour expliquer une vie, le premier point, c'est que tu as une identité. Le Petit Poucet ne raconte

pas son histoire, ce sont les autres qui la racontent, mais quand on te dit qu'il faut raconter, tu racontes ta vie. C'est un problème d'identité, si tu es capable de raconter une histoire unitaire de toi-même de l'enfance jusqu'à maintenant. Le grand problème de l'identité, comme l'a montré la sociologie, c'est que la personne, après Sartre, a du mal...

– *À garder une continuité dans l'identité.*

– Parce qu'on croit qu'on est maître de soi-même, qu'on a ses propres préférences, qu'on est maître de soi-même, et qu'on fait toujours ce qui intéresse, ce qui satisfait ce qu'on désire. Et à chaque instant on change, en passant d'une chose à l'autre. Nous le savons tous très bien. Le problème, c'est avant tout ce qui unit tous nos changements de comportement en un seul « je », c'est que toutes ces différences de comportement me concernent : ce « je », c'est moi, et je suis maître de moi-même, et je réponds de moi et de ce que j'ai fait. Et, deuxièmement, je peux passer de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à ce moment. Et je suis le même. Je suis moi-même, même si je ne suis pas le même, parce que j'ai changé.

– *Mais il y a une continuité du « je ».*

– La continuité réside dans le fait que je suis le maître des changements de mon comportement. Parce qu'en fin de compte, c'est cela, le « je », les comportements.

– *Pas quelque chose d'abstrait.*

– Cela, je l'ai très bien vu là-bas. Et j'ai vu pourquoi ils le font ; on comprend pourquoi ils le font. Ils le font parce qu'il y a Dieu. C'est curieux, je l'ai vu aussi à un mariage ; j'ai demandé à un couple : « Entre vous, mari et femme, qu'est-ce qu'il y a ? ». Et ils me disent : « Il y a Dieu ». J'ai demandé des explications ici et là, et on voit que Dieu est toujours l'élément qui peut unir deux vies.

– *Pourquoi à un moment donné, pendant que tu es dans cette lutte, tu te rappelles de Wittgenstein ? Tu as beaucoup étudié*

Wittgenstein, et dans le livre, à un moment, tu cites un passage des Carnets de Wittgenstein, où il dit : « À moins que Dieu ne me visite ». Pourquoi penses-tu à Wittgenstein alors que tu es en pleine lutte ?

– Pour moi, Wittgenstein a été l'une des quatre ou cinq personnes les plus importantes du XX^e siècle. Un maître. Il avait tout. Il a renoncé à l'argent et à la célébrité, il est allé dans un petit village en Suisse pour enseigner, c'était quelqu'un d'extraordinaire. Ses traités, ses réflexions philosophiques... J'ai lu trois fois, voire plus, *La beauté désarmée* de Julián Carrón, et j'ai trouvé la citation des *Carnets* de Wittgenstein : que désirons-nous plus que la rédemption ! Où est-elle ? Mais, dit-il, nous sommes là, assis à notre bureau, nous recevons la lumière de la lucarne, un petit rayon, tu le regardes, c'est un signe de l'absolu vers lequel tu voudrais monter, mais je reste concentré sur les choses terrestres. Et je m'arrête là, à moins que Dieu ne vienne et ne m'illumine. J'ai compris ce que Wittgenstein n'a pas osé. Je suis allé voir ses *Carnets*, – je les ai à la maison – et j'ai pensé que chez l'agnostique, il y a toujours la crainte de découvrir la vérité. Il préfère dire : « Je ne sais pas, ce serait possible, mais... Que la lumière vienne sur moi ! ». Je ne peux pas exprimer de jugement sur Wittgenstein, sur sa fin, sur là où il est maintenant. Je l'admire. Je crois qu'il ne s'est pas rendu compte qu'il était un agnostique récalcitrant. Il aurait pu dire : « Et si je montais vers la lumière ? Pourquoi je ne monte pas voir ? ». Je crois que c'est ce que j'ai voulu faire : monter à la lucarne et regarder. Et je vous ai vus !

– *Tu t'es rendu compte que tu ne pouvais pas rester sans rien faire.*

– Si j'avais fait comme Wittgenstein, j'aurais été un répétiteur. J'essaie toujours d'aller au-delà.

– *L'omelette de morue est délicieuse !*

– La prochaine sera meilleure !

– *Il y a un moment dans le livre qui me semble le plus fascinant de tous : tu es face à cette tribu que tu étudies, et à un moment donné, tu estimes plausible, possible, l'hypothèse que ce que tu vois soit une conséquence non seulement de Dieu, mais d'un Dieu incarné. Tu ne fermes pas la question en affirmant que ces personnes se comportent ainsi parce qu'elles sont victimes d'une névrose collective ou à cause d'une sublimation de leurs désirs ; il y a un moment dans le livre où tu affirmes que l'hypothèse est plausible. Comment en es-tu arrivé là ?*

– Tu parles sûrement de l'un des derniers passages, où je fais une sorte de calcul : « Cette vie si belle que j'aurais voulu vivre, le style de vie de ces personnes, fait de don de soi, de joie, ce style de vie, comment est-il possible ? ». Tu peux avoir un éclair. Il y a des personnes extraordinaires, très belles, qui ont des sortes d'éclairs, mais ensuite elles retombent. Mais là, tu vois ces vies, j'ai suivi ces vies pendant deux ans, ces personnes (dans le livre, ce sont des personnages, mais ce sont des personnes), ces familles, et je sais que c'est impossible à moins d'un miracle. Et telle famille est un miracle, et telle personne un autre miracle. Il y a des miracles partout. Et cela, c'est très mystérieux. Le style de vie me pousse à me demander : « Pourquoi ce style de vie ? ». On peut avoir un flash pendant un an ou deux, mais toute la vie... Mais ta vie, la vie suivante, des vies comme celles-là il y en a depuis deux mille ans. Je pense que les chrétiens ont vécu deux mille ans comme vous vivez, en embellissant l'humanité, en faisant fleurir la charité, l'amour. Les sociologues n'en parlent pas parce qu'ils ne s'y intéressent pas. Ils ne parlent pas de Communion et Libération ou d'autres chrétiens que je ne connais pas mais qui existent, je sais qu'ils existent parce que j'en ai rencontré,

dans des confraternités, des fraternités. Alors tu te poses des questions. Tu pourrais expliquer une vie, une vie pendant un bout de temps – pas pendant toute une vie, – mais expliquer les familles, les vies, des générations qui font du bien, qui incarnent le bien... Ce fait a une seule explication : que ce qu'ils te disent soit vrai, que la vérité soit vraiment vérité en action. La vérité est toujours opérative. La vérité produit la vie. Ce style de vie est produit par quelque chose : ils disent que c'est Jésus Christ. Si j'ai besoin de cette vie, si elle suscite mon admiration, il faut que je regarde avec admiration le moteur qui actionne cette vie. Et c'est tout. Alors tu comprends que ce moteur a été humain. Dieu fait homme. Tu ne peux le comprendre que comme cela. J'ai été professeur d'Histoire comparée des religions. Je veux conclure par ceci : les dieux que nous étudions tous sont des abstractions. Personne n'a jamais dit ce qu'a dit Jésus : « Pardonnez-vous les uns les autres, aimez-vous, visitez les malades, nourrissez les affamés, l'autre est plus important que toi, la vie n'est pas [donnée] pour la conserver, mais pour la donner, et si tu essaies de la conserver tu la perdras ». Il n'y a pas, dans toute l'humanité, – du moins je ne l'ai pas rencontré, et tu sais si je connais les religions, j'ai lu des centaines de livres – quelqu'un qui ait dit cela. Et non seulement Jésus l'a dit, mais ces personnes sont celles qui le suivent. Et alors on fait deux plus deux. Et on dit : « Il faut que j'y croie, voilà le Jésus vivant en qui je crois ». En Dieu, je n'aurais pas cru.

– *Pourquoi ?*

– Parce que Dieu est une idée. La philosophie d'abord, la religion et la théologie ensuite, sont tombées dans le piège de réduire Dieu à une idée. Voilà la différence. Nous ne parlons pas de Dieu. Nous parlons d'un homme qui était Dieu, qui nous enseigne où nous devons aller.

– *Je me rappelle le jour où tu nous as dit : « Et si c'était vrai que Jésus est ressuscité ? ». Tu luttais avec la véracité de ce témoignage.*

– Il y a un moment où tu es forcé de te demander : « Comment peuvent-ils se tromper tous ensemble en même temps ? ». Même les ennemis savaient. Et ils ne Le connaissaient pas. Jean et André Le suivaient, mais ils ne Le connaissaient pas. « Mais c'est le Seigneur ». Ils passent deux ou trois ans avec le maître. On en sortirait tellement transformé, ensuite ! Voilà ce qu'est la résurrection. Nous savons qu'il y a la résurrection. Il est ressuscité et il nous a dit que nous ressusciterons.

– *Mikel, merci d'avoir écrit L'Abrazo. Merci pour ce moment de conversation, pour ce que tu as mûri ces dernières années.*

– C'est moi qui dois vous remercier. Je te remercie d'avoir été au micro pendant ces quatre, cinq, six années. J'ai été foudroyé. C'est moi qui dois te remercier, Fernando. Ces émissions m'ont amené ici. Je ne te remercierai jamais assez.

– *Je ne te remercierai jamais assez pour ce qu'a voulu dire pour moi te rencontrer et apprendre.*

Merci, Mikel.



Conclusion **par Julián Carrón**

Comme Azurmendi, chacun d'entre nous est invité tout d'abord à *regarder* ce qui se passe devant ses yeux, ce qui se passe maintenant. Pourquoi cela me semble-t-il si décisif d'abord pour nous, pour la considération que nous devons avoir pour chacun d'entre nous ? Parce que si nous ne regardons pas ce qui se passe, l'événement du Christ qui arrive, si nous ne le suivons pas, nous ne pouvons pas avancer, ni apporter notre contribution aux autres. C'est dans la relation avec un événement qui *arrive maintenant* que notre vie se joue. Tout le reste n'a pas le pouvoir de la changer. Nous ne pouvons pas remplacer l'événement par une explication, par une interprétation ou une doctrine. Cela ne ferait qu'alimenter le néant ! Au fond, derrière de nombreuses discussions, il y a justement le néant. On le voit car elles ne nous changent pas et finissent par nous laisser. Mais aucune discussion ne peut supprimer ce que nous avons vu se produire chez beaucoup de personnes cet été.

C'est précisément face aux faits que nous testons notre disponibilité à regarder, à nous laisser toucher, comme nous avons vu Azurmendi le faire, comme c'est arrivé à tous ceux qui se sont trouvés face à la guérison de l'aveugle né, parce qu'il n'y a rien qui puisse provoquer notre nihilisme, notre néant, davantage que l'évène-

ment qui arrive. Seule « une humanité nouvelle, différente, plus vraie, plus pleine, plus désirable, [...] peut se frayer un chemin dans notre conscience d'hommes, et d'hommes contemporains ». C'est le seul fait « qui peut être perçu comme une invitation qui fascine et libère ».⁶ Ce n'est que de cette manière, en tant qu'événement qui se produit maintenant dans ton histoire et la mienne, que le Christ devient expérience d'une espérance dans le présent, comme quelque chose qui vainc le présent et remplit l'avenir d'espérance.

Nous l'avons reconnu dans beaucoup de témoignages cet été. C'est le cas de cette femme chrétienne palestinienne (elle l'a raconté à l'Assemblée internationale des responsables), qui considérait sa naissance en Palestine comme une punition pour ses enfants et pour elle-même : qu'a-t-elle pu voir dans un groupe de pèlerins du mouvement arrivés d'Italie, pour décider de rester sur sa terre natale après avoir souhaité s'enfuir pendant des années ? Elle a fait une rencontre qui a changé son jugement, son regard sur tout. Quelle expérience a dû faire notre amie du mouvement gravement malade, Xiao Ping, pour devenir « le cœur battant de la communauté » de Taipei ? Elle est même allée jusqu'à dire : « Dernièrement, j'ai compris que ma mission actuelle n'est pas celle d'apprendre à faire face à la douleur ou à la mort qui approche, mais celle d'employer le temps qu'il me reste pour communiquer à tout le monde ce que j'ai rencontré ».⁷ Elle a compris la plus grande urgence dans le présent.

Comme quelqu'un d'entre vous l'a écrit : « Cela me touche de lire dans les laudes du mercredi : "Vous n'avez

⁶ J. Carrón, *L'éclat des yeux*, op. cit., p. 102.

⁷ « Lettere », *Tracce*, n°9/2020, p. 2.

pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur. Là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté". Voilà : chez ceux qui vivent cette expérience de libération de la peur et de liberté, l'"éclat des yeux" qui nous sauve du néant sera visible ». Comme chez nos deux amies à Bethléem et à Taipei.

Quel que soit le visage, quels que soient les traits d'une personne, même la dernière arrivée, « l'autorité est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur », disait don Giussani (vous vous souvenez de la Journée de début d'année de l'année dernière ?), c'est-à-dire que l'on voit que le Christ est vrai et emporte la victoire ; il ajoutait : « C'est cela qui guide le peuple »,⁸ non pas les discours, les discussions ou les rôles que l'on tient.

Antonio Polito l'a communiqué en termes laïcs à propos des récentes flambées de violence chez les jeunes, qui révèlent que la véritable urgence est une urgence éducative. Qu'est-ce qui peut y répondre ? Seulement « des "maîtres" capables de toucher le point enflammé qui se trouve dans le cœur et dans l'esprit de toute personne en formation ; heureux ceux qui ont rencontrés l'un d'entre eux au moins une fois dans leur vie ».⁹

Toucher le point enflammé ! Cela peut être un souffle, dit don Giussani : « Car le Seigneur œuvre aussi par des souffles. [...] L'homme ressent, à travers ce souffle et ce seul instant, comme un attrait et une suggestion, il a

⁸ Extrait d'une conversation de Luigi Giussani avec un groupe de *Memores Domini* (Milan, 29 septembre 1991), dans « Qui est cet homme ? » <https://francais.clonline.org/cm-files/2019/10/15/jda-2019-fra.pdf>

⁹ A. Polito, « La violenza nichilista tra i giovani » [La violence nihiliste chez les jeunes], op. cit.

l'intuition de quelque chose de plus beau, de plus correspondant, de meilleur¹⁰, une admiration se réveille en lui, comme le disait Azurmendi. C'est là, en lien avec ce moment, que la lutte contre le nihilisme se joue entièrement, dans le fait d'être disposé à identifier et à suivre ce « souffle ». Aussi, tout dépend de notre moralité, de notre disponibilité, c'est-à-dire de notre amour pour la vérité.

La première condition du chemin, comme nous l'avons vu, est donc le fait de regarder. En 1994, don Giussani soulignait : « L'évangile [...] utilise le verbe "regarder" plus de 500 fois et seulement 150-180 fois les verbes "croire", "aimer", "suivre" ». ¹¹

Regarder. « C'est tout ?! ». Je comprends que pour certains, cela peut paraître trop peu, avec tous les défis auxquels nous sommes confrontés. Pourtant, ce n'était pas trop peu pour don Giussani, qui nous l'a toujours indiqué comme condition préalable et décisive d'un chemin réellement humain. Les plus vieux d'entre nous se souviennent de l'avoir lu dans la célèbre Affiche de Pâques de 1992, avec le visage de Marcelin : « La compagnie te dit [...], elle te dit surtout : "Regarde". Car dans chaque compagnie vocationnelle il y a toujours des personnes, ou des moments de personnes, à regarder. Dans la compagnie, le plus important est de regarder les personnes ». ¹²

Au cours d'une conversation avec Giovanni Testori en 1980, Giussani disait : « Je n'arrive pas à trouver de signe

¹⁰ L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Bur, Milan 2019, p. 124.

¹¹ L. Giussani, *Il tempo si fa breve*, Exercices de la fraternité de Communion et Libération. Notes des méditations, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 1994, p. 24.

¹² « Affiche de Pâques, 1992, Communion et Libération », dans L. Giussani, *In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 366.

d'espérance autre que la multiplication de ces personnes qui sont des présences. La multiplication de ces personnes ; et une sympathie inévitable [...] entre ces personnes ».¹³

La deuxième condition est le fait de reconnaître, qui est l'épanouissement de ce qui est déjà implicite dans l'action de regarder. Reconnaître quelque chose à l'intérieur de quelque chose, comme notre ami Mikel l'a fait après trois ans de vie avec la communauté du mouvement en Espagne. Mais pour reconnaître, il faut de la *loyauté*, au fond, si nous ne voulons pas que l'amère constatation que Jésus fait dans la parabole des deux fils que nous allons écouter dans l'évangile de ce dimanche ne vaille aussi pour nous. Qui a fait la volonté du père ? Celui qui a reconnu les faits à travers lesquels la volonté du père se manifestait ! « Jésus leur dit : [...] “les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. Car Jean le Baptiste est venu à vous sur le chemin de la justice, et vous n'avez pas cru à sa parole ; mais les publicains et les prostituées y ont cru. Tandis que vous, après avoir vu cela, vous ne vous êtes même pas repentis plus tard pour croire à sa parole” ».¹⁴

Pour Jésus, tout se joue dans la disponibilité à reconnaître ce qui se passe. Mais pourquoi est-il nécessaire d'être disponible, loyal ? Car « le Mystère, le destin se communique à l'homme à travers la chair, à travers une réalité faite de temps et d'espace, selon une modalité physique des choses, selon des circonstances précises, qui conservent toute la fragilité et la futilité apparente des circonstances naturelles, comme, aux yeux des pharisiens, le Christ, sa famille, ce qu'il faisait et ce qu'il disait.

¹³ L. Giussani – G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116.

¹⁴ Mt 21, 31-32.

On appelle foi la reconnaissance de cette méthode, parce qu'il s'agit de l'intelligence de l'homme qui reconnaît une grande présence, sous une apparence donnée. Sous une apparence donnée, il faut naturellement reconnaître la grande présence de l'origine [comme Mikel nous l'a montré], de la consistance ultime ("tout consiste en Lui"), du destin. [...] S'il ne dévient pas une circonstance précise à côté de moi, le grand mystère de l'Église reste vain et à la merci de mon interprétation, de mon sentiment, de ma lubie, de l'affirmation de moi-même ».¹⁵

Comment le Christ frappe-t-il aujourd'hui à la porte de chaque homme, de ton humanité et de la mienne ?

« Que le Jésus de Jean et André lui-même serait abstrait, s'il ne se concrétisait pas maintenant (maintenant !), en ce moment, dans Sa présence dans le mystère de Son Corps, dans le mystère de l'Église, que chacun d'entre nous construit "en tant que pierre vivante", dit la Liturgie. [...] Mais, demandons-nous encore : *comment* ce corps mystérieux du Christ ("mystérieux" parce que sa forme profonde échappe à notre imagination), cette Église vivante, qui est Son corps (comme Il l'a dit à saint Paul : "Saul, Saul, pourquoi *me* persécuter ?"), et Saul ne L'avait jamais vu ; il persécutait les chrétiens. Et la voix du Christ lui dit : "Saul, Saul, pourquoi *me* persécuter ?"), *comment* donc cette réalité du mystère du Christ se communique-t-elle ou, selon l'expression de l'Apocalypse, "frappe-t-elle à la porte" de chaque homme appelé à la foi ? [...] Dans la vie de l'Église ! ». Don Giussani continue : « Mais quand on rencontre un visage différent des autres, un visage où le mystère du Christ et l'appartenance à l'Église changent

¹⁵ L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Milan) 2008, p. 108-109.

la manière de regarder, de sentir, de toucher, la manière d'entrer en relation avec les personnes et les choses, et que l'on reste bouche bée à le regarder, alors c'est *une occasion particulière, intéressante*. L'Esprit de Dieu est libre de toucher une personne, ou une autre, en lui transmettant une facilité à penser de manière chrétienne, une générosité pour construire de manière chrétienne, de sorte que tous ceux qui approchent cette personne, d'une manière ou d'une autre, en sont touchés. Voilà ! La forme extrême par laquelle on peut être touché par la permanence du Christ dans l'histoire est celle par laquelle l'Esprit Saint, l'Esprit du Christ, nous fait rencontrer quelqu'un : en suivant cette personne, la foi devient simplement plus claire, et l'affection à la foi simplement plus intense, et l'envie de propager le royaume du Christ plus consciente et simplement plus créative. Cela s'appelle le *charisme* : c'est *l'événement du charisme* ». ¹⁶

Nous sommes ici pour cela, pour « l'événement du charisme » ; nous sommes ici pour cet événement « vivant », « aujourd'hui », comme le montrent les témoignages de Azurmendi, des amies de Bethléem et de Taipei, de beaucoup d'autres que je n'ai pas cités et de ceux que nous pouvons tous avoir sous les yeux ; si cela se passait « hier », ce ne serait plus un événement, cela n'aurait pas la capacité de nous fasciner, de nous changer. Parce que « en dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! Notre moi ne peut être mu, ému, c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain ». ¹⁷ Si cet événement ne se produisait pas aujourd'hui, s'il n'était pas vivant, il ne nous resterait

¹⁶ L. Giussani, *Il tempo si fa breve*, op. cit. p. 35-36.

¹⁷ L. Giussani, « Affiche de Pâques, 2011, Communion et Libération », <https://français.clonline.org/publications/affiches>

plus qu'une doctrine, une doctrine extraordinaire certes, mais une doctrine tout de même. Aucune doctrine n'est capable de vaincre le nihilisme qui nous « ronge » l'âme.

« Cher Julián, récemment je me suis souvent demandé : le charisme de Giussani est-il un charisme vivant ou plutôt une doctrine morte ? Dans le deuxième cas, on se trouverait dans une situation similaire à celle qui s'est produite après la mort de Hegel : il n'y aurait que le débat entre les "anciens" et les "jeunes" disciples de Hegel, le jeu des interprétations. Je fais partie du mouvement depuis quarante-sept ans et des *Memores Domini* depuis quarante ans ; je suis encore éblouie quand je me rappelle comment j'ai été sauvée plusieurs fois du gouffre du terrorisme et de la fascination obscure pour le nihilisme grâce à la rationalité émouvante de don Giussani. Mais je suis encore éblouie maintenant, quand tu inverses en moi la tension vers le néant du désir de la vie, en redressant la barre, avec un amour envers ma vie et envers la vie des pauvres désespérés de ce monde, avec une affection qui saisit le cœur oublié et déchiré des hommes et l'invite à redevenir un moi. Le christianisme est-il une théorie, ou plutôt l'événement de l'amour d'un père encore aujourd'hui, au sein de cette culture qui pousse des jeunes de dix-huit ans à se suicider sans raison apparente (comme c'est arrivé à l'un de mes élèves) ? J'ai une sœur âgée de presque soixante-dix ans, abandonnée par son mari il y a plus de trente ans, sans enfants, qui a lutté contre un cancer et qui souffre maintenant de la maladie de Parkinson. Elle a lu beaucoup, de Marx à Husserl, de Tolstoï à Barthes, de Simenon à Borgna. Il y a quelques jours, elle m'a parlé de *L'éclat des yeux* comme d'un livre important pour sa vie, et quand je lui en ai demandé la raison, elle a répondu : "Parce qu'il m'a fait découvrir ce

que je me suis toujours caché à moi-même : mon nihilisme. Maintenant, je veux aller de l'avant". Un signe de la présence du charisme de don Giussani aujourd'hui pour moi est précisément cette intelligence amoureuse pour la tragédie de notre siècle, parce qu'à l'instant où tu nous fais prendre conscience du non-sens qui domine, tu ravives en nous la conscience d'être fils ».

Nous avons affronté ces thèmes dans le chapitre 6 de *L'éclat des yeux*, en particulier dans les trois premiers paragraphes. Chacun d'entre nous pourra relire ces pages, qui vont faire l'objet de l'école de communauté en novembre.

J'ajoutais dans ce texte : « Toutefois, cette paternité présente ne suffit pas, il faut que je sois disposé à me laisser générer par elle. Toute la fécondité de notre vie dépend de la disponibilité à être fils. "C'est ce que disait Jésus à Nicodème : 'Il faut que tu naisses à nouveau'". [...] Celui qui accepte de le suivre, en devenant fils, sera surpris par la nouveauté qui commence à se produire dans sa vie ».¹⁸

C'est ce que nous nous souhaitons pour cette année, dramatique et belle, qui commence.

Espérons que le Père nous trouve disposés à suivre tout ce qui est arrivé à don Giussani et qui continue de se produire grâce à la méthode constamment soulignée par lui (nul ne génère s'il n'est généré) parce que l'Esprit agissait en lui et par lui. Que chacun d'entre nous se sente personnellement responsable de cette disponibilité. Soyons amis, désireux de soutenir le « oui » que chacun est invité à dire au Christ, en ayant à cœur le destin de l'autre !

¹⁸ J. Carrón, *L'éclat des yeux*, op. cit., p. 137-138.

